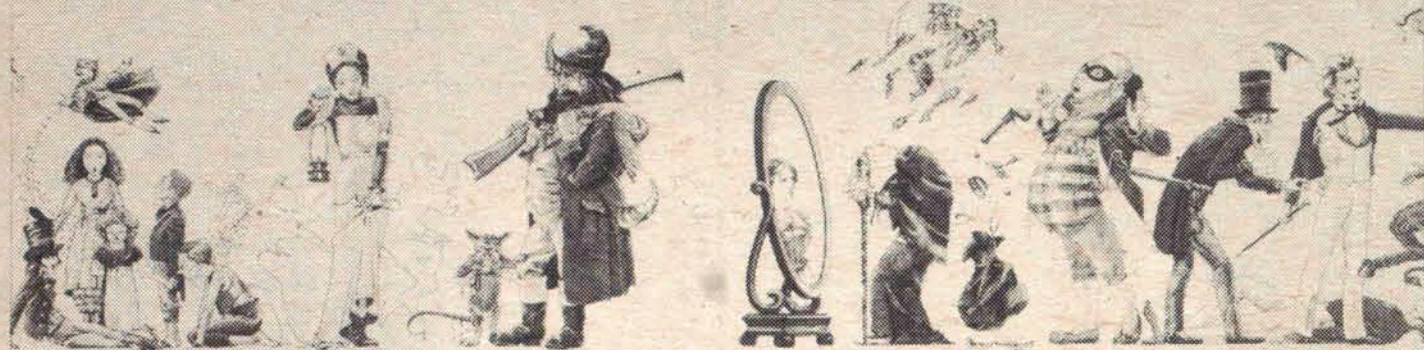


GENESIS



GENESIS

A Trick of the Tail



A Trick of the Tail The Famous Charisma Label CDS 4001 Stereo

Le chapelier fou fait du chapeau pour tous les enfants du monde. C'est son sourire et le chat de Chester qui tournent avec les disques de l'étiquette Charisma. C'est juste des fous qui travaillent pour cette compagnie là: Peter Hamill, le mythomane de sa propre démence, et les membres du groupe Genesis. Ils répandent sur la terre une douce folie, un fleuve de "non-sense" et de poésie épique, des plages pleines de contes de fées.

Je craignais que le départ de Peter Gabriel ne laisse de Genesis que des miettes musicales, mais les autres membres du groupe se sont révélés. Leur poésie est plus lyrique que la sienne et l'interprétation n'est sûrement pas aussi dramatique que la sienne, ils n'ont peut-être pas la même boule d'émotion entre la gorge et le ventre, mais ils se débrouillent très bien sans lui.

Les sonorités sont celles auxquelles Genesis nous a habitués: des arpèges de claviers, des guitares 12-cordes et des sons viscéraux de guitare électrique. On ne peut pas dire si leur musique a évolué ou régressé, mais elle continue à diffuser la

même chaleur, une atmosphère de rêve qui leur est particulière. On est déjà loin de l'agneau sur Broadway, on est déjà très loin de Supper's

ready, mais les histoires étranges continuent à poindre. Il y a le duel entre le chasseur et le Squunk, un animal qui fond dans ses propres larmes après avoir versé tout ce qu'il y avait d'eau. Il y a aussi Mad Man moon, une très belle chanson de Tony Banks qui raconte le rêve de soleil et de sable des gens qui vivent sous la pluie à Newcastle et, parallèlement, le rêve de pluie des gens qui vivent dans le désert.

Il n'y a plus de grandes aventures musicales jusqu'au bout de la nuit, vers des pays étranges pleins d'apparitions et peuplés par des dieux de théâtre. Le nouveau Genesis arrive à frapper de très belles lignes, mais elles sont les perles rares d'une montagne de textes.

La pochette vaut la peine qu'on la salue au passage. Elle m'a plongé dans des rêves dignes du chapelier fou; elle est parfaitement accordée avec l'esprit de Genesis, cet esprit qui n'est pas mort mais qui continue à semer dans les oreilles des enfants son Moyen Âge impressionniste, ses madrigaux de dentelles, ses ogres et ses fées... C'est Alice qui va être contente!

STANLEY CLARKE

Nemperor Records NE-431

Journey to Love;

Nemperor 433

Le jazz de Stanley Clarke devrait, à mon avis, avoir plus de retentissement qu'il en a. L'originalité de ce contrebassiste audacieux a l'air d'une fontaine jaillissante d'idées, de feelings et d'inventions.

Sur le premier disque, j'ai surtout été ravi par ses phases espagnoles sur la contrebasse, soutenue par un orchestre à cordes. C'est lyrique et ça devient titanique, un grand géant noir marche toujours sur la pointe des pieds dans la musique de Clarke... quand le géant se met à danser, le diable est dans la cabane. Il va de la basse électrique au piano... et revient toujours, comme un fils dans les bras de sa mère, à la basse acoustique. Le jeu du guitariste Bill Connors ne manque pas d'intérêt non plus.

Le disque Journey to Love est encore plus impressionnant que le premier. Il s'ouvre sur quelques pièces "spécial-funky" où la basse dialogue avec le moog et la guitare... En outre, ce deuxième disque a été enregistré en compagnie de têtes d'affiches: Jeff Beck, John McLaughlin et Chick Corea. Je dois dire tout-de-suite, au cas où vous imaginez un délire de guitares, que Beck et McLaughlin ne jouent pas en même temps. La musique de Stanley Clarke ne devient jamais panique et tendue; elle reste calme, la paupière à moitié close.

La digitalité de ses riffs autant que la diversité de ses timbres sont les éléments innovateurs de la musique de Clarke. L'aspect mathématique de sa musique est toujours bien intégré, on ne le sent pas compter... ça glisse tout seul, bien qu'il y ait des passes savamment préparées. Si le premier disque est plus funky, le second s'apparente davantage à la respiration réfléchie de Jade Warrior, aux accalmies de Soft Machine et aux étangs paisibles de Orégon.

UN YES MITIGE



Trois membres de Yes ont publié récemment des disques soli. C'est une manie qui pogne beaucoup chez les "idoles"... pour le plus grand intérêt des producteurs. Quand on fait partie d'un groupe aussi connu que Yes, on ne rencontre pas d'obstacle, on a aucune difficulté à produire un disque solo.

Le disque de Steve Howe s'appelle Beginnings, il regorge d'essais variés et de guitares multiples. Il passe avec beaucoup d'aisance du quasi-yes à la musique de chambre. Patrick Moraz, qui touche les claviers, a écrit l'orchestration de la pièce Beginnings, une ouverture classique pour la deuxième face du disque, très propre et très respectueuse.

Alan White et Bill Bruford joue à tour de rôle la batterie... l'ensemble est plein d'espoir, mais je dois avouer que je n'ai été que momentanément charmé. Des passes, ici et là, m'ont accroché, mais je n'ai pas eu d'extase continue, comme j'en ai eu jadis en écoutant Close to the Edge... La grande faiblesse du disque de Steve Howe c'est de ne pas être arrivé à remplacer pour le mieux Jon Anderson. La voix et les textes de ce dernier s'inscrivent ici comme un manque. La "mystique" de Yes fait place à la joie de vivre toute simple de Howe. Les guitares sont l'élément le plus captivant de ce disque - ça va de soi; il y a des moments de guitare classique

particulièrement réussis. Mais la confusion qui se dégage de certaines pièces m'a fait prendre conscience d'une chose: j'apprécie Yes pour sa clarté, même archi-speedy comme sur Relayer, c'est un groupe qui reste clair... Certaines compositions de Howe offrent cependant une grande originalité, surtout dans leurs trouvailles harmoniques; c'est le cas de Australia et The Nature of the Sea. Enveloppé, comme il se doit, par Roger Dean, Beginnings m'est apparu comme un exercice intéressant.

Le disque de Alan White - pochette blanche - s'appelle Ramshackled. La seule participation d'autres membres de Yes, c'est celle de Jon Anderson et Steve Howe dans Song of Innocence de William Blake... Alan Marshall chante les autres chansons qui oscillent entre le go-go et le soul. Un abîme sépare le texte de Blake et les autres textes du disque; les pièces instrumentales en disent plus long sur le style d'Alan White dont le grand avantage est la précision. Les rythmes sont carrés, mais tout rentre à sa place. La pièce Avakak est plus éloquente que les vers insipides de Oh Baby ou One way Rag, elle se tient toute seule avec son piano, ses percussions, sa guitare et ses instruments à vent. On ne doute pas une seconde qu'il s'agit du disque d'un batteur... il y a des roulements excentriquement

présents dans des morceaux où ils sont inutiles. Les plus beaux moments du disque sont ceux où le Mountain Fjord Limited dirigé par David Bedford anime un monde grouillant de flûtes et d'oiseaux, de sources et de chutes... et l'oiseau rare Anderson, avec sa cascade "merely, merely" dans Song of Innocence! Quel contraste avec Giddy une musique pour se brasser les pinottes, et Silly Woman, le reggae de service.

Le disque de Chris Squire s'ouvre avec le grand orgue de Patrick Moraz et la basse très expressive, on reconnaît Yes tout-de-suite! Le phrasé des chansons ressemble beaucoup à celui auquel Yes nous a habitué. Son bassman, en soi-même, nous révèle l'importance qu'il a joué au sein du groupe. J'écouterai les prochains disques de Yes avec une nouvelle oreille, celle que m'aura faite Fish out of Water de Chris Squire... les bassmen sont toujours des trésors. Qui n'a pas été étonné et ravi de constater, après la séparation historique - la réunion reste mythique - que Paul McCartney en devenant lui-même apportait avec lui l'essentiel musical du son "beatle"? Le rock de bonne humeur et l'invention bourgeoise de McCartney sont aussi distantes des prières plaintives pleines de répétitions de Harrison et les répétitions révolutionnaires révolues de Lennon que la musique

solennelle, chatoyante et riche en couleurs de Squire est distante des disques solos de Howe et White.

Les arrangements de l'orchestre de Andrew Pryce Jackson n'ont rien à voir avec les arrangements classiques de Moraz sur Beginnings et de la majorité des arrangeurs. Squire manipule les textures de l'orchestre que les rythmes avec une originalité aussi étonnante que Catherine Lara et Léo Ferré. Ils inventent un univers en choisissant leurs combinaisons de timbres... et Bill Bruford avec ses petits clous détachés à la batterie. Le fond-de-train suspendu!

Ca ressemble à Yes, bien sûr, mais ça n'est jamais aussi "heavy". Les textes sont encore imprégnés des atmosphères poétiques de Yes... encore parents avec ceux d'Anderson, mais la musique! La musique de Chris Squire vaut vraiment la peine d'être entendue, d'être réécoutée... la dernière pièce est un voyage exaltant au pays de la fugue-à-la-Squire. Les modules sont entremêlés, enchaînés les uns aux autres... et quand les cuivres embarquent, c'est Prométhée qui se déchaîne et devient le vautour... puis les violons de miel, du vrai pur, jamais kétaïne, font une petite fugue sur la basse sautillante de Squire. C'est toute une majesté post-victorienne en verre soufflé!

P.V.